L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 28 AVRIL 1890. 63ème Année

Dufour & Dennet,
Propriétaires-Editeurs

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 28 AVRIL 1890.

VENTES DE CE JOUR.

Par W. L. Hodgson & Son—Au No 687 rue Laurel, meubles de maison, effets mobiliers, etc.

Par M. Farrentelli, constable de la Première Cour de Cité, au No 448 rue Bas L Carré, un lot de "curb stones", de briques, de sable, ciment, brouettes, etc.

Le protectionnisme en France.

L'*Association de l'industrie française*, dont nous avons souvent parlé ici même, a tenu, il y a quelque temps, une assemblée générale, à Paris. Cette réunion a été particulièrement nombreuse et les discussions ont emprunté aux circonstances actuelles une importance toute particulière.

Depuis treize ans qu'elle s'est constituée, cette utile Association n'a jamais cessé, une minute, de travailler au redressement de l'opinion, si tristement faussée, en matière économique, par les prédications des théoriciens du libre-échange. Dès 1878, elle combattait, auprès de la commission des douanes de cette époque, les abaissements de tarifs, et produisait des mémoires établissant combien étaient exagérés les bienfaits qu'on attribuait à la soi-disant liberté commerciale. La première, dès cette époque, elle osa dire que les traités de commerce n'étaient pas choses si favorables à l'industrie qu'on le prétendait, et elle réclamait des mesures de préservation.

Mais on était encore trop imbu, à ce moment, des enseignements de la fameuse école de Manchester, qui, pendant vingt ans, avait façonné l'opinion publique et établi un courant formidable qu'il était difficile, impossible d'arrêter si brusquement. Un tarif général qui livrait l'agriculture française à l'étranger, des traités de commerce qui l'ouvraient à l'industrie française, furent votés, et l'on sait ce qui est advenu.

Il est avéré, dit le *Travail national*, que tout ce que l'Association de l'industrie française avait prévu et a osé s'est réalisé; il est advenu que les seuls maux qu'elle avait prédites ont frappé et notre industrie et notre agriculture. Il est advenu que la production étrangère nous a envahis de 3 milliards, au moins, annuellement, notre production ait trouvé des débouchés équivalents à l'étranger. Il est advenu, enfin, que l'opinion s'est décidée à faire prendre que le libéralisme dont la France avait fait preuve était une duperie et qu'il nous mènerait à la ruine si l'on y persistait.

Une des grandes préoccupations de l'Association de l'industrie française, c'est de détruire cette idée que les protectionnistes veulent, aujourd'hui, des tarifs prohibitifs. Comme l'a fort bien dit M. Acloque, président, au banquet qui a suivi la réunion et où MM. Feray, Pouyer-Quertier et Méline ont successivement pris la parole, agriculteurs et industriels ne réclament la protection que dans la mesure nécessaire pour défendre et rendre possible le travail national:

A entendre les libre-échangistes, nous voudrions que le pays fût perdu, que toutes relations fussent rompues avec les nations étrangères, que la France fût isolée dans ses frontières, etc.

Il faut qu'on sache que, partisans du progrès, nous voyons en lui, nous comptes également ceux-ci de la protection à outrance qui crée la concurrence intérieure, la plus terrible de toutes, et de la liberté absolue d'où naît l'asservissement.

Nous ne sommes ni prohibitionistes ni libre-échangistes; nous sommes des *compensateurs*.

Nous ne réclamons que la compensation des charges qui pèsent sur nos nationaux.

.....car que le pays pût réparer ses désastres et reconquérir sa puissance militaire, nous avons patriotiquement accepté de changer secondairement l'agricul ure, alors que l'industrie, s'est inclinée devant les décisions des Chambres.

Mais nous demandons en retour, Parlement de calculer l'étendue des sacrifices faits, qui ont mis en infériorité le travail national, à cause des charges moins lourdes de notre rivale, et d'établir par des droits compensateurs la *compensation* de ces charges.

Est-ce juste! Est-ce nécessaire? Vous l'avez tous reconnu. Vous le réclamez tous....

LOUISIANE.

Le Weekly Louisiana Revise, Nouvelle-Orléans, du 23 avril:

Le jury de police de la paroisse Grant va exempter de taxes, pendant sept ans, le chemin de fer de Kansas City et Gulf, et la Compagnie promet d'achever la construction de la voie projetée, à travers la paroisse, pour le mois d'octobre 1891.

La paroisse fait l'offre de la même exemption de taxes, pendant sept ans, à la ligne Houston, Central Arkansas et Northern. Ainsi, avant un an, cette paroisse sera traversée par deux voies ferrées.

—Les résidents de Vidalia, paroisse Concordia, et de Natchez Mississippi, redoutent un changement qui serait désastreux, dans le chenal du Mississippi. A chaque instant, il se produit des éboulis à Cowper Point. Le courant menace de s'échapper par le bayou Schilling. Madalia serait en danger, ainsi que le port de Natchez, qui disparaîtrait.

Le danger ne peut être évité, qu'en agissant promptement. La Commission du fleuve va être immédiatement saisie de cette affaire.

—Dans la paroisse Claiborne, il y aura une assez faible récolte de fruits; c'est le *Louisiana Journal* qui nous l'annonce.

—M. Jay Gould, accompagné de plusieurs membres de sa Compagnie, était à Shreveport, paroisse Caddo, la semaine dernière. La Chambre de Commerce de cette ville leur a donné une réception, dans ses salons; puis il y a eu une promenade en voiture, dans toute la ville. M. Gould va construire une nouvelle gare de passagers, à Shreveport. Il a ordonné, hier, y est, par jour, 40 trains faisant le service entre cette localité et la Nlle-Orléans. "Cette visite—dit le *Times* de cette ville—fera grand bien à notre cité."

—Le 27 avril, le chemin de fer du Cotton Belt sera un train régulier, tous les jours, entre Shreveport et Lewisville, non seulement pour le frêt, mais encore pour les passagers.

—La paroisse Winn, voulant encourager la construction d'un chemin de fer à travers ses campagnes, a exempté la Compagnie de taxes, pendant 10 ans, à la condition qu'elle finisse de ce chemin de fer avant trois ans. Le jury de paroisse a adopté la résolution.

—Dans la paroisse Red River, la résidence de M. Thornton, à Coushatta, a été dévorée par les flammes.

—Coushatta devient une communauté de musiciens: il y arrivait récemment un véritable chargement de pianos.

—Dans la paroisse Ste-Marie, les directeurs de la Compagnie de la Baie de l'Atchafalaya, est élu MM. A. C. Hutchinson, président; et Randolph Natili, secrétaire.

—C'est, décidément, lundi, qu'aura lieu solennellement la pose de la première pierre de la raffinerie centrale Caffery, près de Franklin.

A Berwick, il s'élève une scierie de la capacité de 150,000 bardeaux par jour. Les opérations commencent bientôt. Cette petite localité se peuple rapidement, et les améliorations s'y multiplient. Il se fait un trafic considérable, maintenant, à la gare de Franklin.

—On sent, à Mandeville, paroisse St-Tammany, que la saison d'été va commencer: partout, on remet à neuf les maisons.

—La paroisse Sabine s'émeut; elle veut avoir son chemin de fer. On propose d'y prélever une taxe en faveur du chemin de fer projeté, de Gulf, Sabine et Kansas City.

—On se plaint beaucoup, dans la paroisse Tensas, de la multitude des insectes qui s'attaquent aux bestiaux; et en tuent un grand nombre.

—Dans l'Est de l'Etat, aussi, l'eau fait des ravages. Au-dessous de Ponchatoula, paroisse Tangipahoa, la ligne de l'Illinois Centrale est submergée.

—La paroisse De Soto a voté une taxe en faveur du chemin de fer Gulf, Sabine et Kansas City. La perspective de passage de cette ligne, a déjà fait hausser la propriété; une banque s'organise à Mansfield. On comprend que cette ligne de Gulf, Sabine et Kansas City va donner une vie nouvelle à toute cette contrée.

—La paroisse East Feliciana marche de front avec toutes les autres, dans la voie du progrès. Il vient de s'y établir une "Building and Loan Association". La population demande que l'Amerikanion de la France fasse une excursion à Clinton, pendant le meeting qu'elle doit tenir à Baton-Rouge. Clinton est un des villages qui, depuis quelques temps, se sont décidés à illuminer leurs rues, la nuit.

FEUILLETON.

Poste Restante

—PAR—

EDOUARD CADOL.

(Suite.)

—Dis, mon ami.

—C'est qu'après avoir mûrement réfléchi à ce que vous et M. Blanchet m'avez dit dernièrement, après un scrupuleux examen de conscience, je renonce aux délais que je m'accordais, et de même je renonce à un voyage en Suisse. Pourquoi faire? Je n'en éprouve plus le besoin. Je me sens tout à fait libre d'attache avec le passé; absolument maître de mes sentiments. C'est pourquoi je vous dis:—"Mariez-moi quand et comme vous voudrez; le plus tôt sera le mieux."

Et, continua-t-il, ne croyez pas à un coup de tête, à une révolution dictée par l'impatience, le dépit ou l'amour-propre. Point du tout. Vous savez que je suis honnête garçon. Si donc je m'en remets à vous, c'est que je suis sûr et certain d'apporter à celle que vous choisirez un cœur parfaitement libéré de tout souvenir, avec la volonté arrêtée de le lui consacrer tout entier.

Dans la journée, Blanchet le rencontrant lui tendit la main.

—Ma femme, lui dit-il, m'a rapporté votre conversation de ce matin. Compte sur nous, cher enfant; on ne te fera pas languir, et j'ai lieu d'espérer que tu seras satisfait de nous!

En attendant, le jeune homme s'absorbait dans le travail des dernières répétitions de la pièce composée pour la fête de Mme Blanchet. Tout allait bien, quant à la mémoire. Les scènes difficilement réglées marchaient sans encombre.

—On pourrait passer ce soir à la rigueur, affirmait-il.

Et ses interprètes, empreints de l'air ambiant du métier, disaient ingénument, en langage de coulisse:

—Les rôles sont sûs comme un rasoir.

Cependant, on répétait quand même; d'abord parce que,—pour les artistes amateurs,—c'est très amusant; ensuite par précaution; pour se maintenir dans le mouvement; enfin, pour figurer, en figurant!....

Et les toilettes! Toutes étaient prêtes, ne craignez pas! Prêtes, essayées, retouchées! mais quel effet feraient-elles à la rampe? Il était bon d'en voir l'ensemble. Il y a tant de surprises au théâtre! Voyez-vous deux ou trois robes bleues se produire au même acte, ou du vert et du rouge crier dans la même scène? Quelle affaire! un désastre! Vite, vite une répétition générale en costume.

Et les perruques? Répétons en costume et en perruque. Il faut que rien ne cloche au grand jour.

Tout cela,—ces détails qui prennent tant d'importance pour les acteurs de profession, ne m'importe,—occupait fa-vorablement Sirvey. En pure vérité, il ne pensait plus à Thérèse; mais plus du tout, du tout! Oubliant ce que le sujet avait de *vieux* il sacrifiait ces traits *typiques*, qui lui paraissaient *plaqués*, inutiles à l'action, à l'élément art, que maintenant il faisait dominer.

Enfin, nous y voici! Après-demain, 26 septembre, c'est la sainte Justine, révérée patronne de Mme Blanchet. Après-demain, sur le coup de huit heures, la toile se lèvera. Dieu merci! il semblait bon d'en terminer. La tension des nerfs commençait à faire souffrir tout ce petit monde de comédiens que la peur, le *trac!*—galopait à mesure davantage.

C'est qu'à mesure aussi, cette représentation prenait le caractère d'une solennité. Peu que les hôtes habituels y assistent, à déjeuner, dîner, se distraire ensemble ou s'étaît familiariés. Mais à ce public ami devaient s'ajouter nombre de familles de la ville voisine, des domaines d'alentour, avec leurs hôtes à eux. Bien plus, tout un lot de Parisiens était attendu.

Les Blanchet s'ingéniaient à pourvoir à leur logement et la domesticité montait des lits jusque dans les soupentes de la ferme, des étables, du cellier, des granges. On jouerait devant plus de cent cinquante personnes....

Bien que d'y songer, les palpitations compassaient la respiration. Paraître ainsi, se montrer des pieds à la tête à tant d'yeux braqués! Et parler, et chanter! Oserait-on? Si l'on allait s'arrêter court, rester en plan!

Et dire que le nombre des spectateurs augmentait toujours. A tout moment, arrivaient des voitures de toute sorte débarquaient des survenants. C'est terrible!

Du moins, Mme Blanchet jugea bon de réserver un refuge aux artistes. La veille et le grand jour, ils auraient la faculté de rester entre eux, à l'abri de la curiosité. On servirait les repas à part et ils seraient dispensés de descendre au salon.

Tout le premier Firmin profita de la permission, il n'était pas moins énervé que les camarades. Cependant, ses manœuvres prises, son personnel inspecté une dernière fois, il se trouva très calme.

Au fait, il ne fallait pas oublier qu'il s'agissait simplement d'une partie de plaisir. On n'avait à se préoccuper de la politique ni de la recette, comme dans un théâtre *pour de vrai*. Quoi qu'on fît, ce serait très bien, puisqu'il n'y aurait pas de conférence dans l'assistance.

—Eh bien! y sommes-nous!

—Nous y sommes.

—Frappez les trois coups. Pince au théâtre. En scène pour le premier acte.

Il fallut répéter l'injonction de faire place au théâtre. Parle trois du rideau, les jeunes filles chargées de corbeilles de fleurs, sont dans la salle, où les conversations produisaient ce murmure spécial des "jours de première" dont les vrais artistes sentent le caractère.

—Le salle est bonne ce soir, font-ils.

On bien:

—On dirait qu'il va y avoir du *Chabanais*.

Gare à qui manque son entrée, en ce cas; gare à qui *bafouille* ou passe la mesure dans une scène de force! Tout est danger alors: un mot interverti; un mouvement, un geste; une ponite qui grince, et.....

—Ce qu'on se fait *reconduire!*....

Aucun risque de *chabanais* chez les Blanchet; "la salle était bonne".

Si bonne, que le rideau leva en s'extasia sur le décor. Un salon, un vrai salon, encombré de vrais sièges, de vrais meubles, comme on en voit au vrai théâtre, au lieu de l'à peu près qu'on prévoyait, en dépit des indications.

Par précaution, Sirvey s'était attribué la première phrase à débiter. Cela va contre la tradition, qui veut que le principal personnage ne paraisse qu'à la seconde ou troisième scène, quand l'exposition de l'ouvrage est établie. Mais ces jeunes acteurs sans expérience ouvraient se déconcerter, au premier son de leur voix, dans le magistral silence du début d'une représentation. D'ailleurs, en parlant devant tous, Firmin leur donnerait le *diapason*; ce qui est de grande importance.

Ce qu'il avait à dire,—il y en avait une dizaine de lignes—s'adressait à sept ou huit autres personnages, qu'il avait groupés sur les sièges, afin de faciliter leur contenance et les habituer à cette masse de regards qui les dévisageaient.

Il dit, et l'on répliqua convenablement malgré un léger tremblement de la voix; si bien qu'en quelques minutes l'action fut lancée. D'autres personnages entrèrent assez naturellement. C'étaient des rôles de domestiques. Il s'apportaient le thé, pour le *five o'clock* de la marquise, chez qui se passait le premier acte, et sa nièce, l'ingénue,—alla au piano et prélude, tendis qu'on faisait circuler le breuvage distingué.

Sirvey augurait tout à fait bien de la scène, était content; aussi, tout en remuant le sucre de sa tasse, risqua-t-il un regard détourné sur l'auditoire.

Tout à coup, un nuage lui passe sur les yeux, tout son être frémit sous une secousse si violente, que pris de tremblement, il faillit laisser échapper la cuillet. Il ne savait plus où il en était, se croyait frappé d'une hallucination nerveuse, perdait la tête, épouvanté à la pensée d'interrompre, de faire manquer la représentation, faute de pouvoir achever son rôle. Et à ce temps, le sang battait précipitamment, comme au début d'un coup de vertige.

Son trouble n'était que trop motivé dans la masse des spectateurs, en bonne place en évidence, il croyait avoir aperçu Mlle Vitchnau!....

Une vision; une illusion; un mirage!

...Non!.... Il se rêvait peut; c'était Thérèse, qui bien elle, que son ancienne gouvernante, Mme Schutz, l'accompagnait....

Par bonheur, l'ingénue soutenait le jeuer son air au piano durant le silence des autres personnages, sans quoi le pauvre garçon eut manqué en réplique.

Ce répit lui permit de se retrouver, de revenir à la situation. Il se dit qu'avant tout il fallait mener l'ouvrage à son dénouement. Il se défendit même de chercher le visage de Crécollois dans le tas d'hommes debout qui faisaient tapisserie au fond, encombrant les issues de la salle de spectacle. A son rôle; tout à son rôle, et du sang-froid! Après on verrait; après il prendrait parti. Mais jusque-là, allons ferme!.... Et se tenant pavoie il s'appliqua à se claquemurer "dans la peau du bonhomme", c'est-à-dire du personnage qu'il représentait.

Il y trouva bientôt une âcre joie. On l'a dit, le sujet de sa pièce tenait par plus d'un point à ce qui s'était passé à propos de Thérèse. Lettre close pour tous autres. Mais pour elle qui était là, voyait, entendait, autre affaire! Elle ne pouvait manquer de se reconnaître dans l'héroïne que de parents avides entreprenaient de dépouiller. Que d'allusions devaient la frapper, lui dévoiler l'amour dont elle avait été l'objet de la part du personnage fictif, dans lequel Firmin s'était complaisamment incarné. Elle allait les connaître dans leur étendue, dans leur profondeur, les douleurs qui l'avaient agité, déchiré, pas d'effort à faire pour les exprimer; pas besoin même d'en appeler au souvenir; il les éprouvait de nouveau. Ah! il y était, je vous assure, "dans la peau du bonhomme," puisque le bonhomme c'était lui!

Aussi, quels éclats, quelle passion!

—Quel talent, ce M. Sirvey! On dirait qu'il a fait des études au Conservatoire.

—Il n'en est rien. Mais c'est le propre du génie, d'arriver de prime saut à ce qui coûte tant de peine et d'application à ceux qui n'ont pas "la flamme" innée.

—Je n'aurais jamais cru qu'un amateur parvînt à m'émouvoir ainsi. Par trois fois les larmes me sont montées aux yeux, ma chère.

—A moi aussi, ma chère!

—Et comme c'est observé!

—N'est-ce pas? Oui; c'est ce qu'on appelle *rêcu!*

Vêcu! Thérèse en savait quelque chose. A défaut de sa perspicacité féminine, Mme Schutz eut pu l'édifier. Nul besoin; Thérèse comprenait de reste, sentait, *vivait*—elle aussi—les situations de ce drame intime ou nombre de ses impressions étaient comme photographiées; mais avec "retouche", c'est-à-dire exprimées en termes littéraires qui les lui formulaient. Oui, c'est cela qu'elle avait pensé en telle circonstance. Que ses doutes, ses timidités étaient exactement, finement rendus! Vraiment, ce monsieur avait in dans son cœur, à livre ouvert. Elle en éprouvait un trouble où se mêlait de l'étonnement et une inconnue d'orgueil.

De temps à autre, elle reconnaissait des phrases prononcées par elle, adressées à lui.

Le pauvre garçon, qu'il avait souffert! Mon Dieu! pourquoi fallait-il qu'elle l'eut rendu si malheureux? Oh! bien malgré elle; sans le vouloir, bien sur! Pourtant, elle ne s'en absolvait pas tout à fait. Si innocente fût-elle des procédés dont il avait été victime, elle n'en restait pas moins la cause, la raison, des douleurs de ce jeune homme. Elle en ressentait un remords indéfini qui, à elle aussi, faisait monter des larmes aux yeux.

A certains éclats du rôle de Sirvey, Mme Schutz se penchait vers Thérèse murmurait:

—Te l'avais-je pas dit qu'il t'aimait?....

Et Thérèse répondait par un petit sourire mélancolique, revenant aussitôt à la représentation, ne voulant en être distraite, suivant le développement des scènes, s'identifiant avec l'artiste improvisée qui la personnifiait; s'y absorbant.

Non qu'elle en fût pleinement satisfaite. Oh! non. A son appréciation, ce rôle était le côté faible de l'ouvrage. Sur quantité de points, "ce n'était pas ça!" La vérité, la logique recevaient de lui, non le seulement, ce n'était pas *vécu!* Jamais, elle, Thérèse, n'avait pensé ainsi, éprouvé ce sentiment. L'auteur n'avait pas vu le fond des choses; il lui faisait un caractère de fantaisie; elle ne s'y reconnaissait pas; il se trompait; et faute de vraisemblance, elle en souffrait, elle en honte d'agir de cette façon! Comment n'y avait-il pas réfléchi? Elle eût voulu pouvoir l'édifier, s'expliquer, dissiper l'erreur sur laquelle se fondaient les amertumes du pauvre garçon.

Pour le reste du public, rien de cela. La pièce était magnifique, attachante et d'un style!....

Aux entr'actes, on en complimentait les hôtes avec chaleur.

—Quelle vérité de sentiment!

—Oui, oui, répondait Mme Blanchet, répétant le fameux mot: On ne peut pas savoir à quel point c'est "rêcu" en effet. A Thérèse, avec une sorte de connivence.

—Hein! chère enfant! Que vous disais-je!....

Au troisième acte, ce fut un enthousiasme général. Les bravos coupaient les tirades et la troupe d'artistes recueillait un succès se surpassant, donnant tête baissée; marchant toutes voiles dehors vers le dénouement qui fut un baume à l'âme.

Ah! l'ingénieux dénouement! Alors qu'on désespérait de tout, que les événements précipitaient séparant de plus en plus le héros de l'héroïne, un sanglot inopiné, impérieux, irrésistible, rompait la glace, retournait les caractères, disséquait l'âpre comme par enchantement, et dans un élan de cœur, le personnage que figurait Firmin tombait aux pieds de l'ingénue charmée, dont l'enchanteur mesure se trahissait sous un reste de coquetterie boudeuse.

Les acteurs furent rappelés, couverts de bouquets, et quand l'ingénue s'avançant fit les trois salut d'usage, et nommaient l'auteur de la pièce, les acclamations retentissaient jusqu'au milieu du village.

L'auteur! Il n'y avait plus d'auteur. Le rideau baissé, la fiction finie, évanouie, le malheureux Firmin retomba dans la réalité, et s'enquivant il se sauva dans sa chambre, sous prétexte d'enlever son maquillage, épouvanté à la pensée d'affronter la vue de Thérèse; celle surtout, celle de son mari!.... Crécollois, qui faisait cette musique.... Vous savez! musique bien digne de lui: digne d'un homme assez indélicat pour avoir convoité la ruine d'une mineure sans défense, comme sans défiance!

La perspective de l'approcher, répondre à ses politesses, de toucher la main que le compositeur ne manquerait pas de lui tendre, faisait frissonner le jeune homme.

Il avait une folle envie de faire le valade, de boucler sa malle et de s'évader de cette maison qui allait abriter le "jeune ménage."

Mais c'était impraticable, discourtois, malhonnête pour les Blanchet, bien innocents, sans doute, d'une mise en présence fortuite qui le bouleversait de fond au comble.

Au surplus, pas moyen! tous les interprètes venaient le chercher en bande.

—Mais venez donc, monsieur Sirvey. On n'attend que vous pour servir le souper. Tout le monde meurt de faim. Vite, vite; il n'y a de modestie qui tienne. Vous êtes l'âme de cette fête, qui ne peut se passer sans vous.

Il dut se rendre. Et avant de pénétrer dans la salle, où le souper d'un véritable banquet était dressé, les plus agités de ses artistes, le précédant, annonçaient le triomphateur.

—Le voilà, le voilà!

Ce "le voilà" se répéta par ricochets, et les conversations cessant d'un seul coup, un grand silence, vérità lement solennel, s'établit.

—Arrive donc, cher enfant, dit madame Blanchet, en lui tendant les bras; viens que je t'embrasse de tout mon cœur.

Et de tout son cœur elle le fit, pendant que ses invités applaudissaient à tour de bras, multipliant les ovations.

Très sincèrement on était ému. Dame! il était tout pâle ce grand garçon, de tant de talent, qui avait fait une si belle pièce si bien montée, l'avait jouée mieux encore, et à qui on devait une de ces soirées qui restent dans les excellents souvenirs.

S'il était pâle, c'est qu'il en avait des raisons. Comment n'eût-il pas été pâle, puisque dès l'entrée, il avait aperçu Thérèse aux côtés de la vieille amie de son enfance.

Heureusement celle-ci avait pris la parole, l'avait embrassé avant qu'il n'eût un mot à prononcer; sans quoi, il eût balbutié comme un nigaud, ce fût rendu ridicule.

Si courte qu'eût été l'embrassade, elle lui fournit du moins le temps de réagir, et quand Thérèse, de sa voix sympathique et pénétrante, qu'il avait dans l'oreille depuis Etretat, lui fit son compliment, Firmin se félicita de pouvoir répondre tout bas naturellement:

—Vous êtes infiniment bonne, madame!....

VIII

"Il n'est si bonne compagnie qu'il ne faille quitter", dit un proverbe! Certes! Celle de M. et Mme Blanchet eut épouvanté du regret; mais franchement, on n'en pouvait plus! Les intrépides se sentaient éreintés, fourbus. Et puis il allait faire grand jour; dames et demoiselles décoiffées, frippées, les yeux rougis, pâlies, les traits tirés, n'aiment pas bien affronter le soleil en cet équipage. Elles se replièrent en bon ordre. Il était cinq heures du matin.

—Allons dormir, nous l'avons bien gagné.

Bon; mais le pourraient-ils tous? C'est que la maison n'allait pas précisément rentrer dans le repos et le silence favorables.

Il fallait y remettre de l'ordre; ce qui n'irait pas sans allées et venues, portes ouvertes et fermées, dialogues des gens de service, bruit de vaisselle, de verrerie, qui se brise en échappant des mains, tapage des meubles qu'on roule ou qu'on glisse sur le parquet, sûn de leur restituer la place habituelle. Et les tables qu'on replie, les chaises qu'on trabesporte, les coups de bois des balais contre les plinthes, sans compter le bâton armé de cire qui frotte les planchers.

Eh bien! peu de chose encore. Le pis, c'était le départ des voisins et des invités de la ville, en toutes espèces de véhicules amenés dans la cour d'honneur, sous les fenêtres dormeurs. Les "hus", le claquement des fouets, le piaffement, le hennissement des chevaux formaient un tohu-bohu bruyant, où la grosse voix des cochers, les appels des parents et amis, pour se réunir dans la même voiture, et les derniers éclats de gaieté gamine jetant des notes criardes, tout ce vacarme domestique faisait craindre que plus d'un se tournerait et se retournerait avant de fermer l'œil.

La maîtresse de la maison y avait délibérément renoncé. Ses ordres donnés, elle s'en tint à se reposer une couple d'heures à demi habillée sur la chaise, longue de sa chambre, comptant sur l'effet d'un peu d'eau fraîche pour faire face à ses obligations, au réveil de ses amis.

Et là, dans la solitude d'un silence relatif, sa pensée se reporta sur un détail qu'elle ne parvenait pas à s'expliquer.

—Pourquoi, à quoi propos, Firmin Sirvey avait-il appelé Thérèse "Madame" et semblait-il l'avoir évitée, ne la regardant même pas, durant le reste de la fête?

En effet, après ce "madame" qui avait interloqué aussi bien Mme Blanchet que Thérèse et Mme Schutz, il avait tourné les talons. A quelle table avait-il soupé? Où se tenait-il pendant la sauterie qui avait suivi le feu d'artifice?

Tous ceux à qui elle avait demandé de ses nouvelles avaient répondu:

—M. Sirvey?.... Je l'ai pas vu.

Elle même, l'excellente femme, était montée jusqu'à la chambre de son jeune ami. Personne. Ah ça! qu'y avait-il?

Elle n'avait osé questionner Thérèse, dont le joli visage s'était voilé d'une mélancolie désappointée.

Quant à la jeune fille elle-même, elle était demi-aplatie, demi-indignée.

—Ma pauvre Thérèse! soupirait-elle. Elle vient d'en pleurer, madame! ajoutait-elle en grinçant des dents.

Pour le papa Blanchet, il fallait qu'il y eût un malentendu; quelque erreur. Que diable! il n'avait pas rêvé ce que leur avait confessé Firmin. C'était bien vrai qu'il adorait toujours et quand même la jeune fille dont il n'avait eu que le nom. Et puisque tous les faits rapportés par le jeune homme concordaient de point en point avec ce que Thérèse et la veuve avaient confié à la vieille amitié des Blanchet, il ne pouvait s'agir d'une autre personne.

D'ailleurs si, par impossible, il en était ainsi, cela n'expliquait toujours pas pourquoi Firmin donnait du "madame" à Mlle Vitchnau.

—Un lapsus, probablement.

Mais, cela allait s'éclairoir. Deux mots y suffiraient, certainement. Blanchet en avait la conviction; c'est pourquoi, se tranquillisant, il s'était couché et dormait comme un auditeur de la musique de Crécollois.

Sur le coup de huit heures, Mme Blanchet n'y tenant plus passa un peignoir et, à petit bruit, se dirigea vers le corps de bâtiment où se trouvait la chambre de Firmin.

La porte était dans la serrure; bien plus, la porte était entrebâillée. Elle frappa avec précaution; puis, un peu plus fort. Pas de réponse. Elle entra.

Le lit n'était pas défait. Les tiroirs de la commode restés ouverts, l'armoire aux habits, tout était vide. Plus de doute. Le jeune homme avait quitté le domaine. Il était parti!

Quoi! parti comme ça, sans prévenir, sans prendre congé de ses amis, qui l'aimaient tant? Ça ne ressemblait pas à Sirvey. Il y fallait une raison majeure, grave, sérieuse. Elle restait là, atterée, les bras ballants.

—Ah! fit-elle, insuffisamment soulagée, il a écrit.

En effet, appuyée à la pendule, une lettre se dressait sur la cheminée. Nulle indiscrétion de la part de Mme Blanchet à l'ouvrir: elle était adressée.

Le jeune homme disait:

"*Bien chère et respectée amie,*

"*Mon départ immédiat s'expliquera d'un mot, pour vous, et vous approuvera de ma résolution, décidée par le concours de circonstances, dont celle "dont je vous ai parlé est Mlle Thérèse "Vitchnau, devenue depuis peu Mme "Aristide Crécéollis!...*"

Ce qu'il ajoutait en phrases émues, parfois banales—témoignage de la sincérité de son trouble—ne trahissait que trop la persistance de son amour, bien qu'il ne parlât que du sacrifice qu'il avait fait à l'abritail, comme envers une personne à qui il lui était interdit de penser désormais, puisqu'elle n'était liée ailleurs, et ainsi appartenait à "un autre!"

Il avait beau passer sous silence le chagrin qui le tenait, la répétition des mots, la confusion du style, les réticences, les suspensions trahissaient une affliction étouffée, dont Mme Blanchet devinait aisément la mesure.

Pour elle, le pauvre Firmin aimait Thérèse à la folie. Plus il s'en défendait, plus il appuyait sur les considérations de convenance, plus le fait ressortait clair et certain.

Il souffrait à sa vieille amie une explication plausible de son départ précipité; une dépêche du directeur de la *Revue reçue* ou d'un collaborateur l'appelant toute affaire cessante.

Mais Mme Blanchet ne s'en soucialt guère, butée sur cette question: "A quel propos Firmin prétendait-il que Mlle Thérèse Vitchnau fût devenue, depuis peu, Mme Aristide Crécéollis?"

Pas un mot de vrai. Jamais, au grand jamais, il n'y avait eu un semblant de proposition de cette sorte. On avait trompé Sirvey ou il s'était trompé. le cher garçon, forgé des trènes, imaginé les événements compliqués, fabuleux, quand tout était si simple au contraire, si bien à sa satisfaction.

Du moins, son erreur excusait sa conduite de la veille à l'égard de Thérèse. l'important qua celle-ci le sût. Aussi d'un pas pressé Mme Blanchet gagna-t-elle l'appartement que la jeune fille partageait avec sa gouvernante, Mme Schutz.

Allons, bon! On voilà bien d'une autre! au lieu de se reposer, ces dames préparaient leurs bagages. Ah ça! mais c'était comme une épidémie, un mauvais air qui courait; tout le monde voulait s'en aller?

A la question ainsi posée, les deux femmes fondirent en larmes, et Thérèse se jeta au cou de Mme Blanchet.

—Puisque M. Sirvey me témoigne de l'éloignement, dit-elle en l'embrassant, il ne me convient pas de lui imposer ma compagnie.

—De l'éloignement? Tenez, ma belle et chère enfant, liez cela, qu'il m'adresse en guise d'adieu.

—D'adieu!...Il est parti!

—Parti, sans dire gare; d'où suit que vous pouvez rester sans crainte de gêner personne.

Thérèse n'entendait pas. Elle lisait la lettre de Firmin, et à son tour, elle découvrait, entre les lignes, l'aveu involontaire de la constance des sentiments du jeune homme. Et le souci de son âme s'atténuait, s'envolait à voir qu'elle était à ce point aimée. Tout s'expliquait pour elle, la froideur dont elle avait été l'objet, l'affectation de la fuir, et ce "Madame" maqué, malgré lui, de reproche. Rien de plus naturel, puisqu'il la croyait mariée à M. Aristide Crécollois, qui, supposait-il, l'accompagnait; au bras de qui, en ce cas, il devait la voir s'appuyer avec la tendresse d'une nouvelle épouse.

C'est l'appréhension de ce spectacle douloureux qui l'avait décidé à s'en aller sur l'heure.

—Pauvre jeune homme! fit-elle doucement. Mais qui a pu lui faire croire que je suis devenue depuis peu Mme Aristide Crécollois?....

Par plus que Mmes Blanchet et Schutz, elle ne répondait à la question. Et Blanchet survenant, mis au fait, ne fut pas capable de résoudre le problème.

Mais l'important n'était pas là, et par bonheur trois minutes d'explication, que dis-je? un seul mot remettaient les choses en l'état désirable, désiré par tous; par Firmin, en premier lieu.

—Attendez! fit le brave homme, je vais le lui écrire ce mot magique, qui le comblera de joie et le fera revenir plus promptement qu'il n'est parti.

—Un télégramme irait encore plus vite, objecta sa femme.

—C'est juste! Donnez-moi du papier.

Et séance tenante, sous les yeux de Thérèse, il rédigea la dépêche suivante:

M Firmin Sirvey, 72 rue de Boulogne, Paris.

As été induit en erreur. Pas mariée à compositeur. Jamais pensé S'est rendue et est restée libre, devinant tes sentiments. Reprends train rapide, pour ton bonheur, t'es attendu, espéré....

Il hésita, puis, sur un:—Bah! puisque c'est vrai! il ajouta: *Aimé!*

—Oh!.... fit Mme Schutz qui, comme les autres dames, lisait par-dessus l'épaule de Blanchet.

Celui-ci s'arrêta de nouveau, en jetant un regard interrogatif à Mlle Vitchnau.

Le front de la jeune fille s'empourpra légèrement, puis, souriant, elle répéta la phrase de son hôte, d'un petit ton de résignation gentille:

—Puisque c'est vrai!....

Oui, c'était vrai; vrai depuis Etretat, où Thérèse ignorant les arrière-pensées cupides et les manœuvres indignes de son oncle Warleckmois, avait pensé de la jeune fille, tout était vide. Plus de doute. Le jeune homme avait quitté le domaine. Il était parti!

Quoi! parti comme ça, sans prévenir, sans prendre congé de ses amis, qui l'aimaient tant? Ça ne ressemblait pas à Sirvey. Il y fallait une raison majeure, grave, sérieuse. Elle restait là, atterée, les bras ballants.

—Ah! fit-elle, insuffisamment soulagée, il a écrit.

En effet, appuyée à la pendule, une lettre se dressait sur la cheminée. Nulle indiscrétion de la part de Mme Blanchet à l'ouvrir: elle était adressée.

Le jeune homme disait:

"*Bien chère et respectée amie,*

"*Mon départ immédiat s'expliquera d'un mot, pour vous, et vous approuvera de ma résolution, décidée par le concours de circonstances, dont celle "dont je vous ai parlé est Mlle Thérèse "Vitchnau, devenue depuis peu Mme "Aristide Crécéollis!...*"

Ce qu'il ajoutait en phrases émues, parfois banales—témoignage de la sincérité de son trouble—ne trahissait que trop la persistance de son amour, bien qu'il ne parlât que du sacrifice qu'il avait fait à l'abritail, comme envers une personne à qui il lui était interdit de penser désormais, puisqu'elle n'était liée ailleurs, et ainsi appartenait à "un autre!"

Il avait beau passer sous silence le chagrin qui le tenait, la répétition des mots, la confusion du style, les réticences, les suspensions trahissaient une affliction étouffée, dont Mme Blanchet devinait aisément la mesure.

Pour elle, le pauvre Firmin aimait Thérèse à la folie. Plus il s'en défendait, plus il appuyait sur les considérations de convenance, plus le fait ressortait clair et certain.

Il souffrait à sa vieille amie une explication plausible de son départ précipité; une dépêche du directeur de la *Revue reçue* ou d'un collaborateur l'appelant toute affaire cessante.

Mais Mme Blanchet ne s'en soucialt guère, butée sur cette question: "A quel propos Firmin prétendait-il que Mlle Thérèse Vitchnau fût devenue, depuis peu, Mme Aristide Crécéollis?"

Pas un mot de vrai. Jamais, au grand jamais, il n'y avait eu un semblant de proposition de cette sorte. On avait trompé Sirvey ou il s'était trompé. le cher garçon, forgé des trènes, imaginé les événements compliqués, fabuleux, quand tout était si simple au contraire, si bien à sa satisfaction.

Du moins, son erreur excusait sa conduite de la veille à l'égard de Thérèse. l'important qua celle-ci le sût. Aussi d'un pas pressé Mme Blanchet gagna-t-elle l'appartement que la jeune fille partageait avec sa gouvernante, Mme Schutz.

Allons, bon! On voilà bien d'une autre! au lieu de se reposer, ces dames préparaient leurs bagages. Ah ça! mais c'était comme une épidémie, un mauvais air qui courait; tout le monde voulait s'en aller?

—Puisque c'est vrai!

.....

.....

Trois mois après, en plein cœur de janvier, on ne s'ennuyait pas d